



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**La Galilée**

**Loti, Pierre**

**Paris, [ca. 1896]**

XV

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48616](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48616)

Mardi 1<sup>er</sup> mai.

Nos voisins, les Cook, se sont mis en route avant nous, divisés en deux troupes : l'une nous précède à Baalbek, par un chemin que nous ne prendrons pas ; l'autre s'en va dans la montagne chasser le lion, avec un outillage comme celui de notre immortel Tartarin. — Oh ! les déserts d'Arabie, où on s'éveillait seuls, dans du silence et de l'espace !

Trois heures de pays décevant, le long des travaux pour le futur chemin de fer d'Alep ; dans une vallée, qui devait être solitaire et belle, des groupes d'ouvriers en chapeau, manœuvrant des machines, exfoliant la terre comme une légion de malfaisantes fourmis.

Puis, par des sentiers de traverse, nous nous élevons sur les premiers contreforts de l'Anti-Liban,



qu'il nous faudra franchir tout entier pour atteindre Baalbek, et là enfin, dans une région de pierres, des solitudes, des aspects grandioses nous sont rendus. Sur des plateaux chauves, ou dans de hauts ravins, nous retrouvons, pour des heures, les vastes lignes géologiques nullement dérangées par les hommes, et sans âge; l'impression d'être isolés dans un pays vide; presque le charme du désert.

Un cavalier arabe nous rattrape, rôde autour de nous en faisant parader son cheval, avec une visible envie d'entrer en relations; il est coiffé d'un voile or et rouge, et drapé d'un long manteau noir brodé d'or; lui et sa bête sont superbes.

Et la connaissance se fait, à la fin, par un sourire échangé entre nous à l'occasion d'une prodigieuse pirouette de son cheval cabré. Je lui adresse le compliment qu'il cherchait sur sa manière de monter; par hasard, il entend le turc, alors, nous voilà amis. Donc, nous cheminerons ensemble, dans ces hautes solitudes de pierres, jusqu'à son village qui est par là-bas vers Baalbek, et il partagera tout à l'heure notre dîner, puis nos tapis étendus, pour le repos en plein vent. Autour de nous, tout devient toujours plus âpre, plus tourmenté, et, par instants, au milieu de cette Syrie pourtant si profanée, nous reprenons pied dans la grande vie libre.



Notre compagnon de route nous conte qu'il est chrétien maronite et, par conséquent, très pauvre malgré son beau costume, à cause des persécutions religieuses ; la haine des Druzes et la rancune des grands massacres sont encore vivantes en lui ; quand il en parle, ses yeux étincellent.

Nous indiquant du bras les montagnes de l'Est :

— Par là-bas, nous dit-il, il y a des lions, des grands ; avec ces bons fusils que vous avez, n'irez-vous pas chasser ?

Un seul arbre, dans tout ce désert haut perché où nous sommes ; de très loin, nous l'avons aperçu en avant de nous et choisi pour abri pendant la grand'halte du jour.

Nous nous couchons sur ses racines en fauteuil ; ses jeunes feuilles, à peine ouvertes, atténuent le soleil, donnent presque de l'ombre ; d'ailleurs, le ciel se couvre rapidement d'étranges nuages, déchiquetés, effiloqués, les uns gris, les autres noirs, et le vent se lève.

L'après-midi, nous traversons encore des gorges sinistres, voisines des sommets ; puis, une immensité nouvelle, pas encore vue, s'ouvre devant nous : les plaines de Baalbek qui se déroulent comme une



mer, et la chaîne du Liban qui se lève derrière elles comme une muraille du monde — rayée, zébrée de neiges trop blanches, d'un blanc cru de porcelaine, malgré l'éloignement excessif, sur un fond de nuages noirs. Aspects inattendus, qui se révèlent tout d'un coup en entier, et qui sont d'une grandeur presque terrible, avec ce ciel devenu ténébreux.

C'est dans ces plaines, sorte de vallée large entre le Liban et l'Anti-Liban, que nous allons bientôt descendre pour trouver les temples du Soleil.

L'Arabe y descendra avant nous, car le voici au-dessus de son hameau : « Passe par mon pays, dit-il, pour prendre le café sous mon toit. » Mais non, ce serait trop de retard, ce détour — et nous nous quittons avec une poignée de main. Il lance son cheval au galop, à travers des landes, et tous deux s'effacent à nos yeux : — l'homme et la bête, enfants des espaces libres où rien n'entrave la vue ni la course.

Une heure encore, et nous avons enfin l'apparition de la « ville de Baal ».

Dans les plaines dénudées et grisâtres d'en bas, où nous descendons par des sentiers en lacets, verdit une oasis d'arbres du Nord, de peupliers et de trembles ; on dirait presque un petit morceau de notre



France, — si ce n'était une chose qui s'élève au-dessus de ces bois printaniers, géante, svelte et haute : la colonnade du temple du Soleil !

Six colonnes seulement, supportant une frise brisée ; il ne reste debout que cela d'un temple qui fut une des plus étonnantes merveilles du monde ; mais c'est encore une ruine souveraine. Dès l'abord et de si loin, on a conscience de ce qu'il y a de surhumain dans ses proportions : elle dépasse par trop ce qui l'entoure ; les plus grands arbres ont l'air d'herbages à ses pieds. Et au-dessous, dans la verdure, sont d'autres masses colossales, des débris déjà terriblement grandioses, qu'elle écrase pourtant de toute sa taille ; des murs, des colonnes, des temples de dieux antiques.

*Atteint*  
*Lib*  
Une mélancolie immédiate, soudaine comme un trait qui frappe, est venue à nous de ces immenses ruines un peu roses, isolées aujourd'hui dans la plaine vide et morte, surgissant au-dessus de leur bois de peupliers avec une si inutile splendeur.

On dirait le fantôme même du vieux paganisme magnifique, cette colonnade du temple du Soleil, qui se tient là-bas dans l'air, trop grande, démesurée comme une vision, — en avant des cimes du Liban neigeux, très blanches ce soir sur les obscurités du ciel...



Baalbek (en syriaque : ville de Baal) a des origines presque inconnues. On ne sait pas exactement quels hommes l'ont fondée, quels hommes y ont construit, il y a des temps incalculables, un monstreux sanctuaire de Baal en pierres cyclopéennes, — base presque indestructible qui devait supporter, des siècles plus tard, les grands temples à colonnes bâtis par Antonin le Pieux et Caracala.

Comme Damas, elle dut la vie sans doute à son oasis et à ses eaux courantes, qui étaient là dès les premiers temps humains ; et sa position entre Tyr et Palmyre, sur une des routes les plus fréquentées du vieux monde, avait dû en faire un centre de commerce et de richesse. Mais son histoire demeure singulièrement ignorée.

Au commencement de l'ère chrétienne, elle eut des églises, des évêques et des martyrs ; quand elle fut devenue sarrazine, les Croisés la pillèrent ; plus tard, elle subit l'invasion d'Houlagou et celle de Tamerlan ; puis elle déclina peu à peu, comme tant d'autres villes orientales, et s'éteignit. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade, et les tremblements de terre, les continuelles luttes entre les Maronites de la plaine et les Druzes de la montagne achèvent de la détruire.

En approchant, nous distinguons bientôt la



Baalbek de nos jours : quelques maisonnettes, les unes arabes, les autres semi-européennes ; tout cela si pauvre et si petit, village de nains sous les pieds des grands temples silencieux !

Les lacets par lesquels nous descendions aboutissent à une voie carrossable, qui court dans la plaine et qui vient de Beyrouth. Par là, nous nous en irons demain, en deux étapes, jusqu'au navire qui nous emportera ; de l'instant où nous avons mis pied sur cette route facile, c'est donc fini pour nous des sentiers de Palestine et de Syrie, ou des battues, des pistes du désert auxquelles nous nous étions habitués depuis notre départ d'Égypte.

A l'entrée de Baalbek, deux ou trois campements de bandes Cook ; des petits hôtels levantins ; une horrible école anglaise à toit rouge, et des voitures qui arrivent, amenant des touristes aux grandes ruines — aujourd'hui prostituées à tous.

Sans descendre de cheval, nous passons devant nos tentes déjà montées et nous traversons la Baalbek contemporaine, pour nous rendre, avant la tombée du crépuscule, au temple du Soleil.

Deux choses en chemin nous arrêtent. D'abord une grande mosquée qui fut construite avec des débris de temples ou d'églises, avec des colonnes disparates, de tous les marbres, de tous les styles ;



ensuite, délaissée, rendue au plein vent, aux herbes, aux ronces ; — des brebis et des ânon y broutent ce soir, sous les arceaux magnifiques. Puis, au milieu de frais ruisseaux, dans un bocage de peupliers où jadis les nymphes devaient venir, les restes d'un temple de Vénus, qui a les lignes courbes, les guirlandes, les coquilles, toute la grâce un peu maniérée et féminine de notre xviii<sup>e</sup> siècle occidental.

Enfin, pénétrant au cœur de l'oasis, dans les grands vergers à l'abandon, traversant des ruisseaux et des éboulements de pierres, nous atteignons le pied des grandes ruines.

Elles se présentent à nous, dans leur énormité écrasante, sous l'aspect d'une citadelle de géants, de tous côtés murée et sans ouverture nulle part. Ce sont les premiers Sarrazins qui ont fait de cette acropole des dieux, jadis accessible à tous par des escaliers de marbre, une imprenable forteresse, en détruisant les marches, en murant les propylées et toutes les issues secondaires.

On entre là aujourd'hui par une vieille porte ferrée et basse qu'un gardien turc vous ouvre au prix d'un medjidieh par tête, et qui paraît ne donner accès que dans les souterrains de l'acropole.

Ce seuil franchi, on est, au milieu d'une obscurité



de caverne, chez le vieux Baal, dans un lieu d'adoration qui remonte à cette période des Grandes Pierres, commune à toutes les races commençantes.

Deux couloirs parallèles, longs d'une centaine de mètres, et un troisième transversal, tous formés par des alignements de blocs cyclopéens de huit ou dix mètres de face : construction faite pour les durées infinies et qui a déjà vu des millénaires passer sans en être aucunement dérangée. Jadis, sans doute, ces avenues étaient à ciel libre ; le Dieu Fécondant et Pourrisseur y laissait tomber, pendant les étés des âges lointains, sa plus jeune et plus dévorante lumière. Puis, dans la suite des siècles, elles ont été recouvertes de lourdes voûtes, les unes romaines, les autres plus anciennes encore, de façon à composer une sorte de ténébreux sous-sol pour les temples des époques postérieures, consacrés au même maître éternel qui avait seulement changé son nom phénicien de Baal contre celui d'Hélios. C'est au moment où s'élevaient ces prodigieux sanctuaires nouveaux que ce lieu s'est passagèrement appelé Héliopolis, la Ville-du-Soleil ; mais, nulle part en Orient, des appellations gréco-romaines n'ont pu tenir contre les noms primitifs, et à la longue, Héliopolis est redevenue Baalbek.

Au sortir de ces avenues terribles, on débouche



dans l'acropole, parmi les grandes ruines, sur une sorte d'esplanade vaste comme une ville, où gisent pêle-mêle des débris d'édifices surhumains ; on est au milieu d'une confusion de choses trop magnifiques, ruinées, penchées, renversées — toutes de proportions si immenses qu'on ne comprend ni comment les hommes ont pu les créer, ni comment, après, le temps a pu les détruire ; d'incomparables murailles sculptées sont encore debout et des colonnes absolument géantes se dressent dans le ciel, soutenant en l'air des lambeaux de frise. Tout cela était d'une beauté et d'une puissance que nous ne connaissons plus ; tout cela était bâti en blocs monstres qu'on avait appareillés et rangés avec une symétrie merveilleuse ; des monolithes égaux, de douze ou quinze mètres de hauteur, formaient les montants superbes des portes ; des masses, que toutes nos petites machines modernes arriveraient à peine à remuer, hissées effroyablement les unes par-dessus les autres, composaient les linteaux, les corniches ou les voûtes. Auprès de telles choses, toutes les constructions dont nous sommes orgueilleux, nos palais, nos forteresses, nos cathédrales, semblent des œuvres mesquines et passagères, faites de cailloux, de miettes assemblées. Devant ces travaux de Titans, on est oppressé par la conscience de son infime petitesse, par le sentiment



de l'impuissance où seraient les hommes de ce siècle, non seulement à rien produire de pareil, mais même à rien réparer, à rien relever dans ce chaos de décombres trop lourds.

Le lieu est solitaire, d'une désolation et d'un silence infinis. Là-bas, un berger bédouin passe comme un petit pygmée étrange sur une corniche de temple ; quelques chèvres, grimpées sur des sculptures précieuses, broutent l'herbe des ruines — et, au loin, la chaîne du Liban toute blanche de neiges apparaît entre les colonnes brisées, au-dessus des amoncellements de grandes pierres. L'ensemble est terrifiant sous les nuages sombres.

Pour comprendre un peu le plan général de ces temples, dont on ne saisit d'abord que la confusion et la grandeur, il faut se rendre, à travers le désarroi des choses, jusqu'à l'extrémité Est de l'acropole, où jadis se trouvaient les entrées, puis revenir sur ses pas, suivre ainsi la route que prenaient les adorateurs des anciens dieux pour pénétrer jusqu'aux plus immenses sanctuaires du fond.

Ces entrées, ces propylées magnifiques, auxquelles on devait accéder autrefois par un escalier monumental, ont été murées il y a quelque mille ans par les Sarrazins, avec des morceaux, des bribes encore



énormes des temples intérieurs ; puis, ce rempart, composé de fragments si dissemblables, a été mutilé par les sièges et les assauts ; et les grands tremblements de terre sont venus enfin, qui ont secoué comme jouets d'enfants ces choses fabuleuses, qui ont laissé tout cela de travers, disloqué, inquiétant et incompréhensible.

Les Sarrazins, d'ailleurs, ont été, après les chrétiens des premières époques, les principaux destructeurs humains de cette acropole unique au monde, qui semblait taillée pour ne jamais finir ; avec une hostilité acharnée et un dédain irréductible, ils ont travaillé pendant des siècles à renverser et à changer, effaçant à coups de hache les fines sculptures à leur portée, tirant à balle et à boulet contre celles des hautes voûtes, faisant sauter la mine au pied des majestueuses colonnes pour prendre le plomb et le fer qui les boulonnaient. — Puis, partout, ils ont surélevé les murailles extérieures, pour s'enfermer ici dans une plus sûre forteresse ; au-dessus des corniches antiques, des élégantes frises, ils ont hissé des blocs de démolition pour former leurs traditionnels créneaux pointus. — Et c'est étrange, dans ces constructions où des races si différentes ont mis la main, au cours des âges, de constater une dégénérescence de la force



humaine, rien que par la dimension des pierres employées : d'abord, celles d'en dessous, les cyclopéennes, sortes de roches à jamais immuables aujourd'hui, apportées on ne sait comment par les premiers hommes ; celles du milieu ensuite, mises par les Romains, encore très effrayantes pour nous, mais déjà bien moindres ; puis celles d'en haut, ajoutées par les musulmans d'autrefois, plus petites encore, bien que dépassant celles de nos misérables bâtisses modernes...

Après ces propylées, après ces grandes entrées pompeuses, qui n'existent plus mais dont on peut reconstituer encore les aspects, on pénètre successivement dans deux gigantesques cours ; la première hexagonale, de soixante-dix mètres de diamètre ; la seconde, rectangulaire, de cent à cent cinquante mètres de côté ; toutes deux d'une égale splendeur. Leurs murailles hautes et profondes — en pierres de grand appareil, il va sans dire — se composent alternativement de parties droites ou de parties courbes qui forment comme des demi-rotondes, et sont ornées de deux étages de niches aux frontons droits, ou arrondis, ou contournés en coquille ; toutes ces niches, sculptées magnifiquement, devaient être ornées de deux de ces colonnes en granit



rouge dont le sol est jonché, et renfermer des statues aujourd'hui détruites. Et à la frise supérieure de ces enceintes, au-dessus de tout, courent d'interminables guirlandes en haut relief, de feuillages, de fleurs et de fruits. Cela est déjà un monde, représentant une étonnante dépense de matière et de force, ayant épuisé sans doute la vie d'une légion d'hommes pendant des années. Mais ce n'est encore que le quartier des prêtres, que le vestibule des dieux.

Ces deux cours franchies, on arrive enfin devant les grandes merveilles du fond : à gauche, le temple monstrueux de Jupiter, et, juste en face, dans l'alignement même des propylées, l'inimaginable temple du Soleil, dominant tout de sa stature souveraine, élancé et presque aérien, avec sa svelte colonnade de vingt à vingt-cinq mètres — presque deux fois haute comme les plus hautes maisons de nos villes européennes.

De ces deux temples, le moins détruit est celui de Jupiter, sans doute parce qu'il était plus trapu, plus lourdement assis sur ses bases éternelles, plus résistant aux assauts des hommes et aux secousses du sol.

Devant l'entrée, gisent des amas de débris monstrueux, tronçons monolithes des colonnes, blocs



énormes tombés des voûtes. Mais presque toute la cella, une grande partie de la colonnade du péristyle et de celle du pronaos subsistent encore. C'est un temple périptère, d'ordre corinthien ; ses corniches, ses frises sont sculptées à profusion avec un goût presque toujours exquis ; des feuillages, des fleurs courent en guirlandes infinies sur ses effroyables pierres ; au sommet de ses colonnes gigantesques, les acanthes de Corinthe se contournent comme de grandes plumes élégantes. A la voûte du péristyle, on voit encore des figures de dieux, de déesses ou d'empereurs, que les Sarrazins ont à demi effacées en les criblant de balles. Le portique, aujourd'hui déséquilibré et menacé d'une chute prochaine, a dû être une rare merveille ; il a de douze à quinze mètres de haut et il est encadré d'un admirable amas de feuillages, de volutes, de guirlandes que soutiennent des génies ailés ou des aigles orientales... Et le temple tout entier, malgré son délabrement extrême, porte encore au recueillement profond, éveille encore le sentiment du grand mystère...

Pour nos âmes modernes, tant altérées d'une foi, d'une espérance qui s'enfuient, il y a d'ailleurs un surcroît de trouble à constater que le dieu chimérique d'ici, dont le nom est aujourd'hui pour faire sourire, a pu avoir en son temps de tels sanctuaires solennels



dégageant, encore plus que nos églises, l'imprécise épouvante religieuse : illusion décidément, illusion et néant que cette épouvante-là, simple jeu des aspects, des formes sévères, et, sur les êtres très petits que nous sommes, simple impression des choses trop grandes...

Plus haut encore, dans des proportions plus inusitées et plus surhumaines, se dressait l'autre, le temple du Soleil. De celui-là, il ne reste debout que les six colonnes désolées, avec leur lambeau de frise — celles qui sont visibles de si loin, des plaines, des montagnes, des déserts d'alentour ; probablement, du reste, elles s'affaîsseront bientôt tant elles sont minées par la base et disjointes. Tout l'emplacement qu'occupait ce temple, long d'environ trois cents pieds, est la partie la plus bouleversée des ruines, la plus jonchée de débris de toute sorte, la plus confuse aujourd'hui sous l'émiettement des grandes pierres ; des tronçons de colonnes, monolithes de deux mètres de diamètre, sur six ou huit mètres de hauteur, y sont couchés dans toutes les directions — et on se promène là comme au milieu d'une forêt géante, après quelque ouragan destructeur des arbres.

Et derrière enfin, fermant l'acropole, s'élève la muraille cyclopéenne dont on ne sait plus l'âge, dont



on ne s'explique plus la construction prodigieuse et où se superposent des pierres taillées de vingt mètres de long, qui, mises debout, seraient hautes comme des tours. C'était le rêve des vieux peuples disparus, de bâtir de telles enceintes — qui, suivant les lieux et les temps, se sont appelées Téménos ou Haram — comme pour fixer là leurs dieux et établir immuablement une sorte de cœur de la patrie. Elles représentent, ces enceintes-là, un des plus anciens et des plus formidables efforts de l'homme pour essayer de durer. Presque toutes subsistent encore, des millénaires après l'anéantissement ou la transformation des races dont elles étaient le naos; mais leur vieux sol sacré a changé tant de fois de dieux et de maîtres, qu'on ne se rappelle plus les noms des premiers — les noms enfantins et rudes qu'elles étaient destinées à perpétuer...

Il y a des vestiges de tous les âges, dans l'acropole immense où nous restons à errer jusqu'à la tombée du soir; les ruines d'une basilique chrétienne, bâtie aux premiers siècles pour purifier ce repaire de Baal, et les ruines d'une citadelle du moyen âge où les Sarrazins avaient patiemment ciselé sur les portes leurs fines et invariables stalactites.

Et les murailles, les sculptures, sont criblées de



noms de visiteurs, de toutes les époques et de toutes les nations ; sur les feuilles d'acanthé, sur les rubans qui enroulent les guirlandes, sur les écailles des serpents qui se tordent autour des têtes de Méduse, sont gravées des signatures européennes ou asiatiques ; nous trouvons réunies celles des officiers français qui vinrent ici faire l'expédition de 1860 après les massacres de Damas — et, au fond du temple de Jupiter, celle de l'empereur Don Pedro d'Alcantara, à côté du chiffre et de la couronne du grand-duc Nicolas de Russie.

Elle est très frappante, l'obstination qu'ont mise autrefois les hommes fanatisés, tant chrétiens que musulmans, à dégrader et démolir ces incomparables temples. Et, comme s'il fallait absolument qu'ils fussent détruits, les tremblements de terre, seuls assez forts pour agir vite contre des masses aussi superbes, se sont aussi acharnés là, de siècle en siècle, secouant tout comme avec la main, renversant en une seconde les rangées formidables des colonnes, qui devaient s'abattre les unes sur les autres avec de grands bruits de cataclysme.

Devant le chaos d'aujourd'hui, on a conscience de l'irréparable de tels anéantissements ; tous nos petits constructeurs d'églises ou de palais s'agite-



raient ici en vain, comme d'impuissantes fourmis ; les blocs tombés et confondus ne se relèveraient plus...

Le crépuscule nous prend, très hâtif sous le ciel noir. La blancheur des neiges du Liban, aperçues entre les colonnes des temples, devient lugubre au milieu de cet assombrissement de toutes les choses. Le berger bédouin, qui tout à l'heure se promenait en pygmée sur les hautes frises corinthiennes, rassemble ses chèvres en jouant de la flûte, et, quand il est parti, le silence profond de chaque soir se fait dans les ruines...

En Judée aussi, elles étaient partout, les grandes ruines muettes ; mais, pour la plupart, évoquant des souvenirs de la Bible ou du Christ. A Jérusalem, dans tout cet antérieur plein de tourmentes que racontaient les pierres, le Christ, presque toujours, occupait la première place ; sous les fanatismes, sous les erreurs, sous les idolâtries, c'était Lui encore que l'on retrouvait à chaque pas. Et, à le sentir si solidement assis dans les passés humains, peut-être se fortifiait d'une manière latente au fond de nous-mêmes, au lieu de s'évanouir, l'illusion encore douce, transmise par les ancêtres, d'une protection suprême émanant de lui...

Mais ici s'affirment, deviennent comme palpables



---

les ferventes et les grandioses adorations pour les dieux puérils qui l'avaient précédé d'un nombre incalculable de siècles ; alors, plus qu'ailleurs, l'esprit s'inquiète du pourquoi de ces grossiers tâtonnements aux origines, de l'inanité primitive des religions, du néant des anciennes prières. Et, dans les magnificences de cette ville de Baal, le cycle de notre pèlerinage se ferme sombrement...